

MARC BERNARD

Une Journée toute simple

roman

nrf

GALLIMARD

UNE JOURNÉE
TOUTE SIMPLE

ŒUVRES DE MARC BERNARD

nrf

Romans

ZIG-ZAG (1928).

AU SECOURS (1930).

ANNY (1934).

LA CENDRE (1949).

LES VIVANTS ET LES MORTS :

I. — LES EXILÉS (1939).

II. — UNE JOURNÉE TOUTE SIMPLE (1950).

Nouvelles

RENCONTRES (1936).

VERT ET ARGENT, *sui*vi de PORTRAIT DE
M. DENIS (1945).

Essai

CONQUÊTE DE LA MÉDITERRANÉE (1939).

Théâtre

LES VOIX (1946).

LA DAME ET LES COMPAGNONS (à paraître).

Récit

PAREILS A DES ENFANTS... (1942).

* * *

Aux Editions de l'Epervier (Le Puy-en-Velay)

INSOMNIE, illustré par Georges Tautel (1943).

Aux Editions Bernard Grasset

LES JOURNÉES OUVRIÈRES DES 9 ET 12 FÉ-
VRIER, documents (1934)..

Aux Editions de la Tour Magne (Nîmes)

CROQUIS EN MARGE, nouvelles (1943).

MARC BERNARD

Une Journée toute simple

roman

nrf

GALLIMARD

4^e édition

Extrait de la publication

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à quatre-vingt-treize exemplaires, savoir : quatre-vingt-trois exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre dont quatre-vingts numérotés de 1 à 80 et trois, hors commerce, marqués de A à C; et dix exemplaires, hors commerce, sur parcheminé teinté, marqués de D à M.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1950.*

Nîmes dort, mais tout annonce son proche réveil; du côté de l'orient où se trouvent les plaines hérissées de souches, la nuit perd de sa densité.

Le Vidourle aux eaux croupissantes, entre frênes et peupliers, s'anime d'un éclat léger. La terre sent la feuille de vigne, lourde de rosée et de soufre; le raisin est vert. Il faudra attendre douze bonnes semaines de chaleur avant que les premiers vendangeurs entrent dans les vignobles des costières les mieux exposées, dos au mistral, pentes tendues aux rayons.

A l'occident, dans les hermas, la pierraille des clapiers qui entourent les mazets, c'est toujours la nuit, mais une nuit sans fraîcheur à la fine pointe de ce matin de juillet. Les cyprès montent la garde sur les mamelons; un braillard de coq fait le flambard et gueule.

Ceci pour la garrigue.

Reste la ville avec son diadème d'arceaux, son temple, sa tour, le camée bleu de sa source.

Et les quartiers. Celui de la place de la Révolution avec sa Maison du Peuple sang de bœuf; celui de la Croix-de-Fer avec ses rues campagnardes : des Trois-Fontaines, des Moulins, du Mas-du-Diable.

Celui de la cathédrale avec ses pavés pointus, ses maisons aux cours profondes, à balustrades, ses rues étroites qui ont des noms de l'ancien temps : Bât-d'Argent, Dorée, des Patins, des Petits-Souliers, des Broquiers, des Fourbisseurs, de l'Aspic, de la Salamandre...

Et tous les autres, plantés aux quatre coins de la ville, de la Vaunage au Cadereau, de la Vistrenque au mont Cavalier.

Point de lumières aux fenêtres; mais une glo-riette au-dessus d'un toit commence à briller.

Les monuments montent dans le ciel : dômes, tours, angles et cercles.

Hommes, femmes, enfants et leurs animaux familiers dorment. On tue peu ici, les crimes passionnels sont rares, les femmes n'empoisonnent pas leur mari (du moins pas de cette façon), les hommes n'assassinent pas leur femme; leur unique raison d'être n'est pas l'adultère.

Ils sont tous couchés : Deleuze auprès de sa femme, dans sa villa de la rue de la Lampèze; la bonne maman Saussine, dont un quinquet flottant dans un verre d'huile, sur la table de nuit, éclaire le visage aux rides profondes; Thérèse dans sa chambre de jeune fille, au-dessous de l'image biblique; M. et M^{me} Liautaud dans leur lit bas, fait d'un sommier acheté d'occasion; Pujol dans son garni; Jules sur le trottoir de l'avenue Feuchères; Georgy aux joues fardées comme celles d'une putain, et tous les autres.

Leurs vies ne se rejoignent pas, elles suivent des chemins qui ne se croisent que pour s'éloigner aussitôt. Point de dieux pour nouer les fils de la trame.

C'est pourquoi la journée qui commence sera pour eux sans importance, pareille à celle qui a précédé, à celle qui suivra.

LE MATIN



I

Au bout de l'avenue Feuchères, dans la hauteur, se dresse la gare avec ses roulements de tonnerre. Un long viaduc porte les trains depuis le boulevard de la Camargue jusqu'au chemin d'Avignon; ses puissantes arches marquent la frontière entre la ville et la plaine.

Au premier étage une cloison de verre surmonte le bâtiment; c'est là que les rapides rageurs stoppent dans le grincement de leurs freins, que les tortillards font une pause avant de poursuivre leur balade dans les vignobles : tu-tu!

L'horloge indique qu'il est quatre heures, l'aube nettoie la verrière, commence à faire briller les rails.

Deux hommes d'équipe balayent les quais, sans forcer. Nous sommes pas en Amérique ici, ni à Paris. Ils nous font rire les Parisiens avec leur accent pointu et leur manie de courir dans les rues. Nous, ce que nous faisons pas aujourd'hui, nous le ferons demain. Nous sommes pas simples. Regardez-moi cette belle journée qu'il va faire encore, et vous voudriez que nous nous fassions du mauvais sang? Nous avons tout notre temps pour balayer, surtout qu'il y a le quai I, le quai II, le quai III, et ainsi de suite. Avant que nous soyons au bout, c'est l'heure d'aller boire le pastis.

Et c'est sans doute parce que les gens ne prennent rien au tragique que les voix chantent si bien, que

le sourire est si près des lèvres, que les gestes sont si lents.

Voilà M. Antoine, le chef de train, qui traverse les voies.

— Alors, monsieur Antoine, on a fini journée?

— Jusqu'à ce soir. A dix heures, je fais le 401. Allez, salut!

— Salut, monsieur Antoine!

M. Antoine descendit les marches de la gare, son panier vide dans une main, sa lanterne à feux rouge et vert dans l'autre.

La buvette des Fleurs à gauche, l'hôtel Terminus à droite, et devant l'avenue Feuchères. M. Antoine entra sous la voûte des énormes platanes. L'obscurité devint plus dense; il n'y eut plus que le rond de clarté de la lanterne balancée au rythme de la marche. Mais M. Antoine connaissait le coin : deux fois par jour depuis trente ans, sauf les jours de campo, il passait par là. Aussi allait-il d'un pas assuré quand il buta contre un obstacle sur le trottoir. La lanterne tournoya, éclairant le tronc d'un platane blanc comme marbre, et un énorme corps allongé.

M. Antoine s'éloigna en riant : il venait de reconnaître Jules.

Jules s'éveilla, les flancs endoloris par le coup. Il chercha autour de lui, découvrit une lumière qui filait au ras du sol.

— Salaud! hurla Jules.

Un rire retentit sous les branches.

— Ordure!

La lumière se remit à glisser.

— Saloperie de fumier!

Jules chercha à tâtons sa casquette, la posa sur sa tête ébouriffée, et se dressa énorme, débraillé, face à la ville.

Après avoir resserré sa taïole rouge, il vint s'asseoir sur un banc, près de la fontaine.

Du côté de la plaine les coqs chantaient; les oiseaux faisaient un bruit de pluie dans les arbres, au bout de l'avenue les balustrades de l'Esplanade commençaient à blanchir.

Jules chancela, puis quelqu'un se mit à rire en lui dans la fraîcheur de l'eau et des feuilles.

Cinq ans de Bat d'Af et maintenant assis à la fraîche, sans clairon ni juteux. C'est bon la liberté, ça remplace les femmes et le reste. Au début, quand il est revenu, il y a vingt-cinq ans, on le fourrait au bloc de temps à autre. Une prison pour rire, dans une des cours de la mairie, où il dessoûlait sur un bat-flanc. Et, dès le matin, la porte grande ouverte. « Adieu, Jules, à la prochaine! » Un départ à la fois solennel et amical.

Mais maintenant même pas; les flics rigolent quand il chante aux terrasses des bistrots. « Sous les ponts de Paris! pan! pan! » Avec deux coups de talon, les bras en l'air comme un danseur chleuh, le puce-lage en plus. Au moins de ce côté-là. « Lorsque descend la nuit! pan! pan! »

Ça c'est quand il est noir. Le matin, comme maintenant, pas question d'aller en pousser une; c'est l'heure du labeur, du sérieux. Le coltinage des légumes. Seulement il faut attendre que le ciel tourne à l'abricot. Ça approche d'ailleurs.

Des chiées d'oiseaux gueulent dans les platanes. C'est inouï le charivari que ça peut faire ces petites bêtes. Et déjà ils commencent à lâcher leurs colombins, les salauds. Pas étonnant que le trottoir soit comme passé à la chaux.

C'est pourquoi Jules rigole dans sa barbe. A cause des piafs et du reste, naturellement. Il s'est échappé de justesse sur les toits, il y a trente ans. Il les a possédés tous, tant qu'ils étaient. Ils cernaient la rue.

Seulement restaient les toits, à quoi ils n'avaient pas pensé, ces cornichons. Et Jules était leste en ce temps. D'une terrasse à l'autre, pas celles des bistrots! Comme un vrai ouistiti.

Tout ça c'est bien joli, mais il faudrait se manier un peu. Le jour commence à se lever carrément. Les moineaux filent par bandes du côté de la campagne. Vous diriez une fumée noire qui sort des arbres. Pour eux aussi l'aventure commence.

En avant! Jules se lève, cavale par les ruelles.

Les lumières des Halles font briller le vert des salades, le rouge des carottes.

— Oh, Jules! Oh, ivrogne! Viens me donner un coup de main!

Jules s'élançe en rigolant sur le carreau.

II

La rue de la Lampèze part du boulevard Gambetta et grimpe vers la colline de la Croix-de-Fer; elle commence en citadine et finit en campagnarde, derrière la Tour Magne, en pleine garrigue. Et à mesure qu'elle monte, elle s'embourgeoise; la marmaille fait place aux lycéens, les cours à des jardins, les maisons aux villas.

Il fut un temps, pas tellement lointain, où elle était habitée exclusivement par des légitimistes, tenants du comte de Chambord, mais les années ont passé et le quartier s'est teinté de rose. On n'y chante plus : « Si Henri V venait demain, ah quelle fête ! ah quelle fête ! » Les Guises, les Bourbons sont oubliés; il n'y a plus que quelques vieilles gens pour porter, comme au bras les galériens de jadis, la fleur de lis dans leur cœur.

A mi-côte, se trouve une maison de deux étages, avec une cour ombragée par une treille qui a près de cent ans. Au rez-de-chaussée habitent M. et M^{me} Pastre. Lui travaille aux ateliers de Courbessac où l'on répare les wagons, mais depuis une semaine, Antonin, qu'on appelle Tonin, est au repos : il s'est blessé. La lime a glissé et la pointe est entrée dans le pouce; une sale blessure, elle a infecté toute la main qui est devenue noire et gonflée. Mais Tonin trouve que c'est un filon parce qu'il en a au moins pour un mois à se les rouler; son plus gros boulot à présent c'est de tremper sa patte dans l'eau chaude

et de regarder ce qui se passe dans la rue : il a toujours été un peu fouineur.

Au deuxième étage logent M. et M^{me} Picheral, dont M^{me} Saussine, la petite vieille du premier, croit qu'ils ont fait le coup du café Deleuze. A vrai dire, elle le croit surtout depuis qu'elle s'est disputée avec M^{me} Picheral.

Dans le fond de la cour vit M. Rocheblave, retraité des chemins de fer depuis vingt ans, ancien mécanicien de première classe, qui trouverait que la vie est belle s'il n'y avait pas son histoire d'agacin. C'est ainsi qu'il appelle son cor au pied. Un nom de Dieu d'agacin qui lui empoisonne ses vieux jours. Mais, enfin, ça ne l'empêche pas de monter au mazet chaque fois qu'il fait beau.

A cinq heures du matin tout le monde dort dans la maison, sauf M^{me} Saussine qui vient de se réveiller. Elle est couchée dans son grand lit de noyer, comme on les faisait dans le temps; il faudrait presque un escabeau pour monter dessus. Sa chambre est mal éclairée encore par le jour qui se lève, mais un lampion brûle dans un verre, sur la table de nuit, car la petite vieille a peur seule dans le noir, aussi chaque soir, en se couchant, elle allume sa veilleuse, semblable à celles qui sont au chevet des morts.

M^{me} Saussine ouvrit les yeux, demeura un instant sans bouger, puis tourna la tête sur l'oreiller : c'est à peine si le mur de la cour commençait à monter de la nuit.

Quand vous avez dépassé la septantaine ce n'est pas une image ordinaire que celle du jour qui se lève une fois encore. Bien bravette dans son lit, les cheveux serrés dans un béguin blanc, c'est à quoi elle songe confusément, M^{me} Saussine. Parce que, malheureusement, il y en a plus de fait qu'à faire

quand vous arrivez à cet âge. Un beau soir vous vous couchez et adieu!

Rien qu'à écouter la treille qui tape sous la fenêtre vous savez qu'un brave mistral va souffler toute la journée, et qu'il vaudra mieux passer au milieu de la rue, qu'une cheminée ou une tuile vous arrive plus vite dessus qu'un sacquet de pièces de vingt francs. Ne me parlez pas de ce couillon de vent qui vous dévarie que vous savez plus où vous en êtes. Si vous teniez pas votre cotillon à deux mains il vous passerait sur la tête. Ce serait du propre avec tous ces hommes qui en perdent pas une. C'est que vous avez beau être une brave petite vieille, ils vous respectent pas mieux pour ça.

Mouillant de salive la pointe de ses doigts, M^{me} Saussine allongea le bras vers le quinquet qui flottait dans le verre d'huile posé sur la table de nuit, et pinça la flamme jaune qui s'éteignit avec un petit cri. La chambre s'emplit d'une odeur d'église.

Et qu'est-ce que vous voulez faire jusqu'au soir quand vous êtes toute seulette? Surtout qu'en cette saison les jours sont longs qu'ils en finissent plus. Pourtant si vous pouvez pas dormir, vous allez pas rester au lit jusqu'à des neuf heures du matin comme celle du dessus, cette M^{me} Picheral qui vaut pas la corde qui la pendra. Et puis, vous avez votre petit train-train. Avant que vous ayez fait vos cuivres, votre reprisage, votre cuisinette et tout le bataclan, qu'est-ce que vous voulez, ça prend du temps. A moins de faire comme celle du dessus, qui laisse tout où ça se trouve. Et quand elle balaye, si les coins en veulent qu'ils s'approchent. Tandis qu'ici où il y a qu'une pauvre petite vieille, vous mangeriez par terre. Seulement, pour se conduire comme ça, il faut pas avoir beaucoup de vergogne. Pardi, c'est pas étonnant, son mari vide ses balayures chaque matin, ce grand belître. Alors, vous pensez si elle va se

gêner. Elle se prend pour une chatte. Il est mou comme une chique cet homme. Tout ce qu'il sait dire c'est ma chérie par-ci, ma chérie par-là. Aussi elle le mène par le bout du nez son Louis. Quel emplâtre, mon Dieu! Il en devient bête à pleurer. Et même, un jour, il s'est mis à genoux pour lui quitter ses souliers. Qu'il y avait de quoi avoir honte pour lui. On se demande ce qu'il a dans ses veines. C'est elle qui lui a fait faire le coup. Comme deux et deux font quatre. Et lui, cette grande flanelle, il a marché. Elle devait tenir la porte pendant qu'il rentrait les sacs.

L'église Saint-Charles sonna six heures : quatre coups rapides et six autres plus espacés, ronds, qui roulèrent dans la chambre.

M^{me} Saussine se leva, mit un vieux manteau, chaussa ses pantoufles de drap noir et vint à la fenêtre où elle s'accouda. Le vent gonflait la treille comme une voile.

Quand les voisins dorment, c'est le meilleur moment. Vous vous croiriez au mazet. Surtout que depuis que M. Pastre travaille pas il y en a que pour lui dans la cour avec ses bricolages. Et je te siffle et je te chante! Il vous met la tête comme une marmite. Il est bravas, mais pour la finesse il est pas fort. Quand il veut plaisanter, il vous coupe la figure en deux. Un vrai maçon! Et M^{me} Pastre elle pousse ses balayures sous le buffet. Allez, zou! ça va plus vite. Le plus raide c'est qu'elle vienne se plaindre après qu'il y ait des cafards. C'est pas étonnant avec une sale pareille. Et son mari quand il a dit les ratichons il a tout dit. C'est joli de parler comme ça!

M^{me} Saussine leva la tête : par-dessus le mur brillait un bandeau bleu traversé de pigeons aux ailes battantes, de fines hirondelles immobiles, emportées par le vent.

nrf

